





THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
5800 S. UNIVERSITY AVENUE  
CHICAGO, ILLINOIS 60637  
TEL: 773-936-3700

NO

1. The first part of the document discusses the general principles of the method used in the experiment. It is a preliminary report on the results of the work done during the last year. The second part of the document describes the experimental procedure and the results obtained. The third part of the document discusses the interpretation of the results and the conclusions drawn from them. The fourth part of the document contains a list of references and a list of figures.































& cela étoit raisonnable ; mais il voulut se servir de ces éléments pour expliquer la nature de tous les corps, & il dit des choses ridicules :

• Le soleil est, selon lui, un amas de particules de feu réunies par des vapeurs, c'est à dire que c'est une nuée enflammée qui se forme tous les jours. Ainsi le soleil s'éteint ou meurt tous les soirs, & il en naît un nouveau tous les matins. Son mouvement est direct comme allant se perdre dans l'infini ; mais à cause de sa grande distance de la terre, il paroît se mouvoir autour d'elle. Il y a autant de soleils que de climats.

Les étoiles sont, de même que le soleil, des nuées enflammées qui s'éteignent le matin & se rallument le soir. A l'égard de la lune, elle est une nuée condensée au point de former un corps solide semblable à la terre & habitée comme elle. Cette opinion est sans doute la plus raisonnable, & a fait beaucoup d'honneur à XENOPHANE. C'est celle de plusieurs célèbres Mathématiciens, du Docteur *Wilkins*, Auteur du *Traité du monde dans la lune*, de *Hughens*, de M. de *Fontenelle*, qui ont écrit sur la pluralité des mondes. Mais la manière dont











l'essence de tous les êtres. Il disoit que l'ame est un esprit, que la raison est dans le jugement, & que les sens ne peuvent suffire pour juger sainement des choses. C'étoient là ses principes de Philosophie morale, & sur lesquels il établit une doctrine sur les idées, que *Platon* trouva fort belle, & qui est encore digne d'estime.

Les idées, dit-il, ont une existence réelle, indépendante de notre volonté. Ainsi nous ne sommes pas les maîtres de créer nos idées. Elles subsistent de deux manières dans nous & hors de nous. En chaque idée est l'unité & la pluralité. L'unité est l'idée originale, & les êtres particuliers qu'elle représente sont la pluralité. Quoique les idées soient des êtres métaphysiques, elles se terminent cependant à des objets réels.

La première de toutes les idées est le beau & le bon : toutes les autres dérivent de celle là. Ce beau & ce bon est Dieu même. Par conséquent Dieu renferme toutes les idées : elles sont à lui, quoiqu'elles ne soient point à son choix. C'est lui qui les donne aux hommes pour leurs besoins.

Mais qu'est-ce que Dieu ? Il n'est pas











ZÉNON DE LÉE.

















n'y a rien dans l'univers. Cette opinion est si extravagante, que *Bayle* doute qu'il l'ait soutenue. « S'il a soutenu effectivement un tel paradoxe, dit cet illustre Critique, il vouloit seulement se divertir; car il n'entendoit pas le mot *rien*, comme les autres l'entendent, ou bien il extravaguoit. Mais on ne trouve aucune folie dans le reste de ses opinions. Il vaudroit donc mieux recourir, ou à l'hypothese d'un jeu d'esprit, ou à celle d'une notion particulière du mot *rien* ».

Cependant *Bayle* rapporte un argument qui prouveroit que ZENON a véritablement avancé qu'il n'y a rien, dans le sens que nous entendons le mot *rien*.

S'il y a un être, dit ce Philosophe, il est indivisible; car l'unité ne sauroit être divisée. Or ce qui est indivisible n'est rien, puisqu'il ne faut point compter entre les êtres ce qui est de telle nature qu'étant ajouté à un autre, il ne produit point d'augmentation, & qu'étant retranché d'un autre, il ne cause point de diminution: il n'y a donc point un être.

*Aristote*, qui nous a transmis ce raisonnement, le traite de ridicule, & il a

raison. ZENON met en question ce qui est en fait. Il ne s'agit point de savoir quelles sont les propriétés d'un être, mais de détruire les preuves physiques & morales de l'être; de prouver que ZENON même qui argumente, n'existe point, & par conséquent que le *rien* prouve qu'il n'y a *rien*.

Cela est absolument risible. Mais tous ces paradoxes sont si contradictoires, que *Timon* disoit que la langue de notre Philosophe étoit une épée à deux tranchants, qui attaquoit toutes les sortes d'opinions, les vraies comme les fausses. On prétend qu'il le savoit, & que son intention étoit d'essayer la force de ses argumens, & de faire admirer la subtilité de son esprit. Si c'étoit là son intention, il voyoit fort mal; car l'habitude qu'il prit ainsi de mettre tout en problème, & sa confiance en la bonté de ses preuves, dûrent nécessairement l'amener à n'avoir plus d'opinions certaines. C'est ce qu'on conclut d'un livre qu'il publia, intitulé : *Recueil de disputes*. Aussi tous les bons esprits se moquerent de sa doctrine.

On a écrit que *Diogene* le Cinique réfuta ses objections contre le mouvement







mépris. Un homme lui ayant dit un jour des injures, il se fâcha. Cela surprit les assistans, qui lui en témoignèrent leur étonnement, & il leur répondit : *Si je n'étois pas sensible aux injures, je ne le serois point aux louanges.*

Bayle trouve cette réponse indigne d'un *Philosophe* ; ce sont les termes, & on ne fait pas pourquoi. Auroit-il voulu que notre Sage se fût mis au-dessus du mépris, qu'il eût travaillé toute sa vie pour mériter l'estime des hommes éclairés, & qu'il souffrit qu'on lui enlevât le fruit de ses veilles, en l'humiliant ? Comment un homme qui étoit si sensible à la gloire, ne l'auroit-il pas été au deshonneur ? J'aimerois autant soutenir que le même sentiment qui donne le plaisir n'est pas le même que celui qui rend la douleur. On ne peut aimer passionnément une chose, sans haïr celle qui lui est opposée. Un homme qui cherche les choses fortes, déteste nécessairement les fadeurs ou les choses fades, parce que les deux contraires ne sauroient co-exister dans un même sujet.

Notre Sage admettoit un être créateur du ciel & de la terre ; & il prouvoit son existence, en suivant les principes



























pece de remède l'exténua à tel point, qu'il en mourut deux jours après l'avoir commencé. On prétend qu'on l'enterra dans la place publique. D'autres Ecrivains soutiennent que n'ayant pu se tirer de dessous le fumier, il y resta comme enseveli, & qu'il fut mangé par des chiens.

Ce Sage n'étoit pas beau, à en juger par ce qu'en a dit *Timon*. « Entre-ceux- » là est HERACLITE, dit-il, ce criard » mal bâti, cet injurieux discoureur, » & ce diseur d'énigmes ». C'étoit caractériser en peu de paroles sa figure, son humeur & ses écarts. Nous ne savons point si ce Sage étoit beau ou laid, grand ou petit; mais nous connoissons parfaitement son caractère, comme on l'a vû par l'histoire de sa vie. Il est notoire qu'HERACLITE étoit déchainé contre toute la nature humaine. Il n'estimoit ni les Ephésiens, ni même les Athéniens qu'on confidéroit pourtant beaucoup. Il traitoit tous les hommes d'ignorants, & croyoit tout savoir. Quelqu'un lui ayant un jour demandé pourquoi il ne répondoit point aux questions qu'on lui faisoit, *c'est afin que vous parliez*, dit-il. C'étoit une réponse dédaigneuse &































métrie des Prêtres Egyptiens. De-là il passa chez les Chaldéens & chez les Perses. Il pénétra ensuite dans les Indes & dans l'Ethyopie , pour conférer avec les Gymnosophistes. C'étoient des Philosophes qui habitoient les montagnes & les déserts , & qui ne voyoient les hommes que pour les instruire de leurs devoirs. Ils menoiient une vie très dure , & croyoient par là se rendre agréables à la Divinité. Ils observoient la nature, & étudioient surtout le ciel. Cette étude leur fit découvrir que la lune n'est point lumineuse par elle-même , mais qu'elle emprunte son éclat du soleil.

Notre Philosophe ne borna pas là ses voyages. Il parcourut tous les pays du monde ou il espéra trouver des Savants, & il ne mit fin à ses courses que quand il eut dépensé tout son bien. On prétend que ce bien consistoit en cent talents , ce qui faisoit alors une fortune très considérable , quoique cent talents ne valent que soixante mille francs de notre monnoie.

De retour dans sa patrie, DEMOCRITE se trouva sans un sou. Il se retira chez un de ses freres , nommé *Damaste* , à qui il demanda l'hospitalité. Ce frere le re-









nous a conservée dans ses Epîtres. La voici.

Le Roi *Darius* étant très affligé de la mort de sa femme, notre Philosophe promet de la ressusciter, si l'on pouvoit lui amener trois personnes qui n'eussent jamais eu de chagrins. M. l'Abbé Fenel, dans un Mémoire qu'il a inséré dans le tome XIX. des *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*, dit que c'est là un apologue moral dans lequel il n'y a rien d'historique. C'est une explication qu'il donne, & qu'on peut fort bien ne pas admettre. En effet il est beaucoup plus naturel de penser que *DEMOCRITE* vouloit gagner du tems pour laisser tempérer la douleur de *Darius*; car le tems est un grand remede pour les afflictions.

Pendant qu'on faisoit cette recherche, qui demandoit beaucoup de tems, le chagrin de *Darius* diminua insensiblement; & lorsqu'on fut convaincu par des peines & des soins infinis, que la chose étoit impossible, notre Philosophe frappa le dernier coup, en remontrant au Roi le tort qu'il avoit de se laisser abattre par les afflictions, puisque de tous les hommes qui sont sur la terre il n'y en avoit pas un qui en fût exempt,





il fit voir tant d'esprit & de bon sens dans ses réponses, que ce Médecin avoua que non seulement *DEMOCRITE* n'étoit pas insensé, mais qu'aucun homme n'étoit aussi capable que lui de guérir la folie des hommes.

Une seule chose le choqua dans ses discours, c'étoit son air railleur & ses ris continuels. Quelle est la cause de cette joie qui m'offense, dit-il à notre Philosophe ? mes discours vous choquent-ils ? *DEMOCRITE* prit un ton sérieux, & commença un beau discours sur les bisarreries & les disparates du genre humain. Il fit voir que rien n'est plus comique ni plus risible que la vie de l'homme, qu'elle se passe à chercher des biens imaginaires, à former des projets puérils ou ridicules, enfin à se repaître d'illusions perpétuelles qui ne sont dignes que de mépris. Comment après cela, ajouta-t il, ne pas rire des hommes, de leur prétendue sagesse, en un mot de tout ce qu'ils font ?

Ce discours charma le Médecin ; mais il fut plus émerveillé encore par deux preuves d'une sagacité extraordinaire que *DEMOCRITE* lui donna. *Hippocrate* ayant demandé du lait, notre Philoso-



























reux, ne doit se mêler que de ce qui le regarde, ou du moins ne pas entreprendre au-dessus de ses forces. En effet, la dissipation nous prive de plus de biens, que la nature ne nous en a refusé. Il est bon encore de ne pas oublier qu'il n'y a rien de deshonnête dans la nature, & que ce qu'on appelle ainsi est un ouvrage des Législateurs. Enfin la tranquillité ou la paix de l'ame, qu'on nomme autrement la sagesse, est une chose si estimable, qu'elle est au-dessus des plus grands éloges. En la possédant, on n'admire rien, on ne craint rien, & on jouit de tout; car quand on fait composer ses mœurs, régler ses actions, modérer ses desirs, on est heureux pendant toute sa vie.

Après avoir établi ces théories de Logique & de Morale, DEMOCRITE étudia la Physique; & comme il croyoit que l'univers n'est composé que d'atômes & de vuide, il ne songea qu'à expliquer par eux les phénomènes de la nature. C'est une entreprise que *Leucipe*, dont il étoit disciple, avoit formée; mais il trouva que son système devoit être rectifié.

*Leucipe* croyoit que les divers arrangements des atômes, leurs différentes







































Une imagination vive & féconde, une mémoire heureuse, & un talent singulier pour la parole, lui procurerent d'abord l'estime des Athéniens les plus éclairés. Comme il avoit encore beaucoup de souplesse dans l'esprit, & qu'il possédoit l'art de s'insinuer dans les cœurs, en s'accommodant aux mœurs, aux opinions & aux préjugés de ceux qui l'écoutoient, il se concilia la bienveillance des autres. Enfin il se fit généralement admirer de tout le monde par l'air de hauteur & de confiance avec lequel il débita sa doctrine. Il étoit encore hardi, vain & présomptueux; & ce caractère impose toujours au peuple ou au vulgaire.

Ce qui surprit sur-tout beaucoup les Athéniens, ce fut sa maniere de raisonner. Il avoit inventé un art qu'il appelloit *Art Eristique*, lequel déconcerta les plus habiles raisonneurs. Cet art consistoit à réfuter indistinctement tout ce qu'on disoit, vrai ou faux: à soutenir, par exemple, qu'on ne pouvoit ni se tromper ni mentir; qu'il n'y a point de différence entre dire la vérité & ne rien dire, entre le bon & le mauvais, entre le blanc & le noir; que tout étoit arbi-











chaque homme , & relativement à lui dans l'instant où elle lui paroît exister , & périt dès qu'il cesse d'avoir le sentiment de son existence.

*PROTAGORAS* ne manquoit pas de raisons pour prouver sa doctrine. Deux hommes , disoit-il , sont exposés à un même vent. L'un soutient qu'il est froid , l'autre assure qu'il ne l'est pas , parcequ'il produit dans celui là la sensation du froid , & dans l'autre une sensation différente. Le vent n'est donc point froid par lui-même. Il est froid pour celui qui le sent froid , & il ne l'est pas pour celui qui ne le sent pas froid.

Autre preuve de cette doctrine. Ce que mange un malade lui semble amer & l'est pour lui , tandis que le contraire est & paroît à celui qui se porte bien. Il ne faut pas croire que l'un juge plus juste que l'autre , car cela n'est pas possible. Il ne faut pas dire non plus que le malade est un insensé parcequ'il a tel sentiment , & que l'homme sain est sage parcequ'il en a un autre : ils jugent bien tous deux suivant leur maniere d'être.

Concluons donc qu'il n'y a point d'existence absolue , & que tous les objets que nos sens nous représentent comme  
existants ,











blia ensuite un autre plus étendu, & pour tous les peuples du monde, qu'il intitula : *Traité du Gouvernement*. On croit que c'est à-peu-près dans le même tems & pendant ses voyages qu'il écrivit des *Discours contradictoires*.

Il revint à Athenes la premiere année de la quatre-vingt-dixieme olympiade, c'est-à-dire 420 ans avant *Jesus-Christ*. Il étoit accompagné d'un grand nombre d'étrangers, qui le suivoient de ville en ville, & qu'il attiroit après lui, comme un autre *Orphée*, par les charmes de son éloquence. C'étoit-là sans doute le triomphe le plus beau & la gloire la plus éclatante dont un homme pût jouir.

PROTAGORAS ne devoit qu'à lui-même ces hommages. Sans naissance, sans biens, sans éducation, il avoit été l'artisan de sa propre fortune. Son esprit seul lui procuroit ces honneurs. Eh ! qu'est-ce qui peut flatter le plus dans ce monde, que d'attacher à son char par ses lumieres les personnes les plus éclairées de l'Univers ?

Notre Philosophe sentoit bien le prix de ces avantages; mais il se perdit en voulant trop entreprendre. Il avoit écrit sur une matiere également délicate &

difficile : c'étoit sur l'existence des Dieux. En arrivant à Athenes, il porta son livre dans le Lycée ( quelques Ecrivains veulent que ce fut dans la maison d'*Euripide* ), & en fit lire une partie par un de ses disciples, nommé *Archagoras*. Le début de ce livre scandalisa quelques-uns des spectateurs. En effet il commençoit par dire qu'il ne pouvoit s'expliquer sur la nature des Dieux, parcequ'il ne savoit pas s'il y en avoit ou s'il n'y en avoit point ; que la matiere étoit obscure & difficile, & que la vie de l'homme étoit trop courte pour décider la question.

Cette proposition indisposa les Athéniens contre lui. On le dénonça au Conseil des Cinq-Cents ; & un nommé *Pythodorus* le traduisit devant les Juges. Le procès s'instruisit promptement, & il fut bien-tôt jugé. Quelques Historiens prétendent qu'on le condamna à mort : d'autres veulent qu'il fut seulement banni d'Athenes & de son territoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on fit brûler tous ses écrits en plein marché, & qu'on ordonna par le même jugement, que ceux qui en avoient des copies eussent à les apporter pour être livrées aux flammes.







Quand cette opération fut faite, elle assigna à chacun d'eux la nourriture qui lui est propre. Elle destina aux uns les herbes & les fruits : les racines furent la pâture des autres ; & la troisième espèce eut la chair de quelques animaux pour aliment. Et afin que la nourriture de ces derniers animaux ne manquât pas, elle fit en sorte qu'ils multipliaient extrêmement.

Cependant la Nature, en douant les animaux de toutes ces propriétés, oublia qu'elle n'avoit rien réservé pour l'espèce humaine. C'est ce que lui fit remarquer l'Esprit, lorsqu'il vint examiner le partage qu'elle avoit fait. Il faut convenir, lui dit-il, que vous avez pourvu les animaux de tout ce qui peut leur convenir ; mais l'homme seul est nud, sans armes, & absolument dépourvu de tout.

Pour réparer cette omission, l'Esprit ne trouva pas d'autre moyen de pourvoir à la conservation de l'espèce humaine, que de dérober à Minerve & à Vulcain les talents de l'enrichir. Avec le secours de ces dons, il fut à la vérité en état de se procurer les nécessités de la vie ; mais il ne put acquérir la science de la Politique. Or cette connoissance















qu'on le puisse comprendre, on ne peut l'expliquer ( 5 ).

Ce système tendoit directement à renverser les principes des connoissances humaines. Il étoit fort aisé de s'en apercevoir ; mais *Gorgias* avoit dans la force & dans la fécondité de son imagination des ressources toujours prêtes pour faire éclipser la raison. Il avoit l'ambition de vouloir paroître tout savoir, & il le faisoit accroire à ceux qui se laissoient éblouir par son éloquence & ses sophismes.

Tel fut aussi le caractère de tous les Sophistes de ce tems. Ils faisoient profession d'enseigner la Géométrie, l'Arithmétique, l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, l'Eloquence, la Politique ; & ils n'avoient sur ces sciences que des connoissances légères, dont ils berçoient leurs écoliers. Aussi ne leur apprenoient-ils qu'à disputer sur quelque matiere que ce fût. Ils en imposoit par-là aux esprits foibles, & se faisoient admirer des ignorants. Encore se faisoient-ils payer bien chèrement leurs fausses instructions.

*Socrate*, également touché de leur

---

( 5 ) *Ubi supra.*

114 **PROTAGORAS:**

infidélité & de leur cupidité , leur livra une guerre ouverte , & leur ôta le masque de la science & de la vertu. Il les fit connoître pour ce qu'ils étoient. C'est un service d'autant plus grand qu'il rendit aux hommes , qu'il leur apprit enfin en quoi consiste le véritable savoir & la vraie éloquence. Il est vrai qu'il lui en coûta la vie , comme on le verra dans son histoire.



























voit souvent s'arrêter dans son chemin pour rêver. Un jour ayant voulu résoudre une question qui lui étoit venue dans l'esprit, il s'arrêta; & cherchant toujours une solution qu'il ne pouvoit trouver, il passa un jour & une nuit sans remuer, ou, pour me servir de l'expression d'un Ancien (*Phavorin*), il demeura debout depuis un soleil jusqu'à l'autre, plus immobile que les troncs d'arbres. Des soldats s'amassèrent autour de lui, & l'observerent depuis le matin jusqu'au lendemain matin. Le grand jour fit sortir notre Philosophe de son extase: il salua le soleil, & se retira.

A son retour à Athenes, il résolut de mettre son projet à exécution. Parceque les faux principes en matiere de Religion ont toujours été l'écueil de la Morale, notre Philosophe sentit qu'il étoit indispensable de commencer par détruire la superstition des Athéniens. Néanmoins, quoique convaincu que cette superstition étoit un obstacle presque insurmontable à l'établissement & à la propagation de sa doctrine, comme elle étoit la base du gouvernement & l'appui des loix de sa patrie, auxquelles il ne vouloit point donner atteinte, il travailla





M. l'Abbé *Fraguier*, en matiere de doctrine & devant des jeunes gens, termina-t-on jamais quelque chose par des discours oratoires? Le seul moyen de confondre les Sophistes, c'étoit de les amener adroitement à une sorte d'entretien, & de les réduire à des réponses courtes & précises. Cette méthode étoit bien la seule qui pût mettre en évidence leur incapacité; mais SOCRATE jugea qu'il falloit y joindre l'ironie, & paroître même admirer ceux dont il faisoit si peu de cas.

Il prit donc le parti de cacher sous une rusticité apparente & sous une ignorance affectée toutes les richesses de son esprit. Cela lui fut d'autant plus aisé, qu'il sembloit que la nature l'eût formé exprès pour soutenir le caractère de l'ironie.

Il étoit fort laid & avoit la physionomie d'un hébété ou d'un stupide. La maniere de se mettre ne l'annonçoit pas plus avantageusement que l'air de son visage.

« Quel homme, s'écrie le même Sa-  
» vant que je viens de citer, M. l'Abbé  
» *Fraguier*, pour entrer en comparaison  
» avec l'air & l'éloquence recherchée  
» d'un *Prodicus*, qui raffinoit avec tant



















SOCRATE, il rendit un service essentiel à sa patrie, en lui conservant un citoyen qui en fut dans la suite le plus ferme appui, & il s'acquittant un ami zélé pendant sa vie, qui fut après sa mort l'Historien fidele de ses actions & de sa morale.

Après cette expédition, notre Philosophe retourna à Athenes où il trouva que les Prêtres & les Sophistes avoient profité de son absence pour former contre lui un parti considérable. *Aristophane*, Poète comique du tems, gagné par cette cabale, promit de le jouer sur le Théâtre.

Il composa à cet effet une piece qu'il intitula: *Les Nuées*, dans laquelle il le représenta perché dans un panier guindé dans les airs, d'où il débitoit les absurdités les plus ridicules & les blasphêmes les plus abominables contre les Dieux de son pays.

Dans cette piece un Acteur montre sur la scene le lieu où SOCRATE donnoit ses leçons. «Voici, dit-il, le magasin  
 » des rêveries de ces ames savantes qui  
 » prétendent que le ciel est un four qui  
 » nous environne, & que nous en sommes les charbons. Les nuées, ces respectables Déeses, prennent soin de

» les nourrir de subtiles chimeres, &  
 » leur donnent l'intelligence des plus se-  
 » crets mysteres de la nature. Elles ont  
 » appris d'elles à secouer le joug des an-  
 » ciens préjugés, à s'élever au-dessus  
 » des opinions vulgaires & à mépriser  
 » la croyance & les pratiques religieuses  
 » du vieux tems. Si on les en croit, ce  
 » n'est plus Jupiter qui regne dans le  
 » ciel : il a été détrôné par un nouveau  
 » Dieu qui s'appelle Tourbillon, &c. »

Le même Auteur fait ensuite dire à  
 S O C R A T E : « Avec le secours de ces  
 » puissantes Déeses (les nuées), vous  
 » deviendrez invincible dans les dispu-  
 » tes, vous saurez lancer contre vos ad-  
 » versaires les traits les plus perçants &  
 » opposer à leurs opinions des raisonne-  
 » ments d'une finesse imperceptible,  
 » vous les contredirez savamment sur  
 » tout; & par la volubilité de vos paro-  
 » les, vous les étourdirez de maniere  
 » qu'ils ne sauront où se tourner ».

On voit encore dans cette piece un  
 misérable débiteur qui, desirant trom-  
 per ses créanciers, vient chercher So-  
 CRATE, afin qu'il lui apprenne à plaider  
 contre sa dette, & qui se sentant inca-  
 pable d'apprendre, à cause de sa vieil-









figure agréable, & principalement pour *Alcibiade*, à l'éducation duquel il veilloit sans cesse, afin de le détourner de ces plaisirs dangereux auxquels l'opulence & la force du tempérament le portoit continuellement.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de laver ici la mémoire de notre Philosophe touchant une calomnie affreuse que ses ennemis avoient accréditée sur son attachement à *Alcibiade*, parcequ'elle n'a séduit personne, & que la vertu de *SOCRATE* l'a toujours mis au-dessus de toute insulte. Le conseil qu'il donnoit aux jeunes gens qui avoient une figure agréable, prouve bien la pureté de ses vues.

Il leur recommandoit de se regarder souvent dans un miroir, afin que, s'ils étoient beaux, ils eussent grand soin de ne pas ternir cette beauté par aucun vice, & qu'au contraire, s'ils étoient d'une figure choquante, ils s'appliquassent à réparer cette difformité par des vertus.

Quoiqu'il crût que la physionomie déceloit le caractère des personnes, il ne se moquoit pas moins de ceux qui par l'inspection des traits du visage vou-

















parloient de quelqu'un qui possédoit la sagesse, ils disoient qu'il étoit inspiré par un bon démon. En second lieu, SOCRATE étoit trop sage pour se faire illusion à lui même, & trop honnête homme pour tromper les Athéniens.

Personne ne doute de cela, & ce point de l'histoire de notre Philosophe ne mérite point d'être discuté. Mais il en est un autre plus difficile à éclaircir. C'est sur son mariage.

L'Auteur Anglois de sa Vie prétend qu'il se maria à cinquante ans, & il le démontre. Il assure encore qu'il n'eut qu'une femme, & son assertion est une conséquence de sa première proposition. Cependant *Diogene de Laërce* & *M. Charpentier* ont écrit qu'après le ravage affreux que la peste fit à Athenes, les habitants voyant leur ville déserte, obligèrent les citoyens à prendre deux femmes, afin de réparer plutôt les pertes de la République. Cette loi fut cause, disent-ils, que SOCRATE eut deux femmes. La première se nommoit *Xantippe*, de laquelle il eut *Lamprocrès*; & l'autre *Myrto*, qui étoit petite-fille d'*Aristide le Juste*, & qui fut mere de *Menexenus* & de *Sophoniscus*.



dire celle que SOCRATE a eu deux femmes.

C'est dans un livre attribué à *Aristote* qu'on a appris ce second mariage de notre Philosophe avec *Myrto* ; mais ce livre n'existe plus & n'a peut-être jamais existé ; & un témoignage si apocryphe ne doit pas balancer l'autorité de *Platon*, de *Xenophon*, &c. ses contemporains, qui n'ont point parlé de cette seconde femme. Aussi les personnes les mieux instruites regardent cette anecdote comme un conte en l'air dénué de vraisemblance (6).

*M. Charpentier* dit : « Personne n'ignore combien il (SOCRATE) eut à souffrir de la discorde de ses femmes & leur chagrin. Elles s'animoient quelquefois toutes les deux contre lui, parce qu'il ne faisoit que rire de leurs disputes, & qu'à leur gré il ne se mettoit pas en peine de leurs différends » (7). Cela n'est pas exact. Il falloit dire, tout le monde ignore ; car ceux des Histo-

(6) Voyez le Tome VIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, page 281 ; & la *Vie de Socrate* traduite de l'Anglois, Liv. V.

(7) *La Vie de Socrate*, par *M. Charpentier*, page 19<sup>e</sup> édition.

















qui n'ont besoin de rien. Il répondit à *Æschines*, qui se plaignoit d'être pauvre, qu'il falloit tirer usure de soi-même, c'est-à-dire, se retrancher de boire & de manger, & que l'abstinence vînt au secours de la disette \*. *La plupart des hommes*, disoit-il souvent, *ne semblent vivre que pour manger, & moi je mange pour vivre.* Il se moquoit de ceux qui achètent chèrement les fruits quand ils sont fort nouveaux, & leur disoit: *Vous faites comme si vous désespériez d'arriver à la saison de ces choses là.*

Il invita un jour des personnes de distinction à dîner, & n'ordonna qu'un repas frugal. *Xantippe* étant honteuse qu'il eût si peu à leur donner, il la rassura par ce discours: *Ne vous mettez point en peine. Si mes convives sont sobres, ils se contenteront de ce qu'il y aura: si au contraire ils sont gourmands, moquons-nous de leur avidité.*

Quand il se mettoit à table il trouvoit

\* *Diogène de Laërce* rapporte différemment de la plainte de *Æschines* & la réponse de *SOCRATE*. Suivant lui, *Æschines* dit à ce Philosophe: « Je suis pauvre, & je n'ai en mon pouvoir que ma personne, disposez-en »; & *SOCRATE* lui répondit: *Songez-vous bien à la grandeur du présent que vous me faites?*



















rent cette occasion pour se défaire absolument de lui.

Premièrement, ils firent répandre sourdement par des émissaires, que ce Philosophe avoit enseigné à *Critias*, lorsqu'il étoit son disciple, toutes les manœuvres tyranniques qui avoient désolé la République. En second lieu, ils rappellerent à la mémoire du peuple l'insulte qu'*Alcibiade* avoit faite jadis aux statues de Mercure, en les défigurant; & ils attribuerent ces traits de libertinage à l'effet que les discours & les nouveaux principes de Religion de notre Philosophe avoient produit sur l'esprit de ce jeune Athénien. C'étoit le moyen d'intéresser également dans leur parti & le peuple & les bigots superstitieux.

Après avoir préparé le peuple à recevoir les calomnies qu'on pourroit inventer contre SOCRATE, ils se disposèrent à le citer devant le Sénat comme criminel d'Etat. Trois hommes, séduits par les Prêtres, & dans le fond ennemis de notre Philosophe, se chargerent de poursuivre sa condamnation. Leurs noms étoient *Melitus*, *Anytus* & *Lycon*, noms à jamais en horreur à tous les honnêtes gens.































màniere dont ils ont pu l'expliquer n'est pas parvenue jusqu'à nous. C'a été un problême qui peut-être n'est pas résolu, quoiqu'on en ait déjà donné plusieurs solutions. La meilleure est sans doute celle de *La Mothe le Vayer*. Il dit que SOCRATE vouloit qu'on sacrifât un coq à Esculape, qui est le Dieu de la Médecine, pour être parvenu au terme où il étoit guéri de tous les maux.

La haine, l'envie & la méchanceté étoient à peine satisfaites par la mort de SOCRATE, que des remords cruels vinrent déchirer le cœur des Athéniens. Toutes les vertus de ce grand homme se présentèrent à leur esprit, & leur reprocherent leur aveuglement & leur barbarie. Les méchants étoient satisfaits: il falloit que les hommes vertueux le fussent. Ceux-ci parlerent fort haut; & les Magistrats, émus par la justesse de leurs plaintes, ordonnerent un deuil universel.

Les boutiques & les lieux publics fu-

des coupables, ne savent pas leur métier, & ne méritent que du mépris.

Concluons donc que le motif que l'Auteur Anglois prête aux Athéniens n'est nullement le véritable, & convenons que ce fut la cabale des Prêtres & des Sophistes qui séduisic ces ames foibles, & qui les porta à sacrifier SOCRATE à leur détestable animosité.



























































une concubine. *Nicarete* étoit une courtisane , illustre par sa naissance & par son savoir , qui venoit quelquefois écouter les leçons de ce Philosophe ; & il n'y avoit entr'eux aucune particularité. Ce point est assez prouvé. Il n'en est pas de même de celui de l'Athéisme. Voici son crime.

En parlant de la Minerve de *Phidias* , il demanda si cette Minerve , fille de Jupiter , étoit un Dieu. On lui répondit affirmativement. Mais , répliqua - t - il , cette Minerve est l'ouvrage de *Phidias* , & non point la fille de Jupiter : elle n'est donc pas Dieu.

Il fut dénoncé pour cela à l'Aréopage , où , bien loin de se rétracter , il soutint qu'il avoit raisonné juste , puisque Minerve n'est pas un Dieu , mais une Déesse. Ce jeu de mots fatifit d'autant moins les Juges , que le mot Dieu en Grec est des deux genres , & convient aux Dieux & aux Déeses. Ils le condamnerent donc à sortir de la ville. Un plaisant , qu'on nommoit *Théodore* , le badina même sur sa réponse. Comment savez-vous , lui dit-il , que Minerve est une Déesse ? L'avez-vous visitée pour en juger ? Mauvaise plaisanterie , sans doute ,





paroît par la réponse qu'il fit à *Deme-  
trius* après la ruine de sa patrie. Ce Prin-  
ce, ayant subjugué Mégare, lui écrivit  
pour lui demander un état de tout ce  
qu'il avoit perdu au pillage de la ville.  
*Je n'ai rien perdu*, lui répondit Stilpon,  
*je possède encore toute mon éloquence &  
mon savoir.*

Ce Philosophe aimoit extrêmement  
la gloire. *La dernière chose dont je me dé-  
ferai*, disoit-il quelquefois, *ce sera l'a-  
mour de la gloire.* Cependant quelqu'un  
l'avertit que sa fille, qui étoit mariée,  
le déshonoroit par son libertinage. La  
conduite de votre fille vous déshonore,  
lui dit-on un jour. *Point du tout*, répon-  
dit Stilpon : *elle n'est pas plus en état de  
ternir ma réputation que moi d'embellir la  
sienne.*

Voilà quel fut le dernier Philosophe  
de la secte de Mégare, & par consé-  
quent le dernier disciple d'EUCLIDE.  
Cette secte contribua sans doute plus à  
obscurcir les matieres qu'à éclaircir la  
vérité ; mais elle débrouilla la Logique,  
en en abusant, & éclaira l'esprit, en l'é-  
tourdisant. C'est un inconvénient qu'il  
est difficile d'éviter, lorsqu'on jette les  
fondemens d'une science. Les bons es-











réputation. *Diagoras*, transporté de colere de ce que cet homme n'avoit point été puni & du vol & de son parjure, & qu'il jouissoit encore du fruit de son travail, conclut de-là qu'il n'y avoit point de Providence, point de Divinités, & fit des livres pour le prouver. Ainsi il nia publiquement & sans détour qu'il y eût des Dieux.

Les Athéniens le citerent pour lui faire rendre compte de ses sentiments : mais il prit la fuite. Les Juges firent proclamer sur le champ à son de trompe, que celui qui tueroit *Diagoras* auroit un talent pour récompense, & ils en promirent deux à quiconque l'ameneroit vif. Ce décret fut gravé sur une colonne de cuivre : c'étoit prendre bien chaudement les intérêts des Dieux, & connoître fort mal leurs commandemens, que d'ordonner un assassinat pour les venger.

*Diagoras* échappa à leur poursuite. Il alla donner aux Mantinéens des loix qu'on estime très justes; & s'étant ensuite embarqué, il périt dans un naufrage. Pendant le gros tems qui submergea le vaisseau, quelqu'un dit qu'on avoit bien mérité ce qu'on souffroit, puisqu'on s'étoit chargé d'un impie com-





























car il ne s'agissoit que de trouver deux moyennes proportionnelles, & l'Arithmétique étoit la partie des Mathématiques qu'il possédoit le mieux, comme on en peut juger par l'usage qu'il a fait des proportions arithmétique & géométrique dans son systême du monde.

Ce Philosophe posa ensuite des principes qui pussent le conduire sûrement à la connoissance de la vérité. Il établit donc, 1°. de ne donner son assentiment qu'aux propositions claires & certaines; 2°. de ne jamais entreprendre de traiter des questions qu'il est impossible de décider; 3°. de bien discerner les choses que l'on fait d'avec celles qu'on ne fait point, & de ne point croire savoir celles que l'on ignore.

Ainsi PLATON assuroit ce qui est certain, examinoit ce qui est douteux, & ne prononçoit rien sur ce qui est incertain ou peu probable. Voilà en quoi ce grand homme fit consister la Logique. Il enseigna aussi la Métaphysique dans son académie; mais il ne fit qu'adopter la doctrine de *Pythagore*.

Il établit d'après ce grand Philosophe qu'il y a un seul Dieu, Créateur de toutes choses; que l'ame est immortelle;



*·tout-d'un-coup comme d'un feu qui s'élan-  
ce , éclaire l'ame , s'y nourrit & s'y entre-  
tient elle-même. C'est pourquoi je n'ai ja-  
mais écrit & n'écrirai jamais sur ces matie-  
res. Tout homme qui l'entreprendra ne l'en-  
treprendra jamais qu'inutilement ; & le seul  
fruit qu'il tirera de son travail , c'est qu'ex-  
cepté un petit nombre d'hommes à qui Dieu  
a donné un esprit capable de développer  
d'eux-mêmes ces vérités célestes , il donnera  
aux uns du mépris pour elles , & remplira  
les autres d'une vaine & téméraire confian-  
ce , comme s'ils savoient des choses mer-  
veilleuses qu'ils ne savent pourtant pas (3).*

PLATON suivit Héraclite dans la Phy-  
sique. Il enseigna , comme lui , qu'il n'y a  
qu'un monde ; que toutes choses se pro-  
duisent de leurs contraires ; que le mou-  
vement fait la production des êtres , & le  
repos leur dissolution ; que nos sens sont  
sujets à nous tromper , & qu'on ne doit  
point admettre comme une vérité sûre  
celle qui vient de leur témoignage.

A l'exemple des Hébreux qui divi-  
soient la Philosophie en trois parties , le  
Raisonnement , la Nature & les Mœurs,  
PLATON plaça la Morale après la Phy-

---

(3) La Vie de Platon , page 77.



traité ; & ce ne peut être que le sentiment particulier de PLATON sur la nature de l'ame, qui, n'étant pas conforme à celui des Athéniens, les aura indispofés.

Quoi qu'il en foit, la forme que ce Philofophe donna à fes écrits plut extrêmement : ce fut celle du Dialogue. On prétend que *Zenon*, d'Elée, inventa ce genre d'écrire ; mais PLATON le perfectionna tellement, qu'il fe l'appropriâ. Il divifa les Dialogues en différens genres, & cette divifion les rendit propres à toutes fortes d'instructions. Voici le compte que nous en rend *Diogene de Laërce*.

« Il y a deux caractères généraux dans les Dialogues de PLATON. Les uns font appellés *Dialogues d'explication* ou *d'instruction*, ils traitent des vérités connues ; les autres, *Dialogues de recherche*, parcequ'ils ont pour objet des vérités inconnues qu'on tâche de découvrir.

Ceux d'explication ou d'instruction fe divifent différemment, felon qu'ils roulent fur la spéculation ou fur l'action. Ceux qui ont la spéculation pour objet, fe partagent en physiques & logiques.





ment attaché à cette maniere d'instruction.

Le Dialogue est naturellement monotone , & par conséquent ennuyeux. Les demandes & les réponses des interlocuteurs fatiguent à la fin , & on est souvent fâché qu'un sujet qui devoit être suivi & soutenu, soit interrompu par des questions hors de propos , & qui humilient souvent le lecteur. Mais le Dialogue étoit à la mode , & on n'auroit pas fait dans le tems de PLATON un accueil favorable à des discours sérieux , quelque mérite qu'ils eussent eu d'ailleurs.

Une autre raison qui obligea notre Philosophe à préférer le Dialogue à toute autre méthode , c'est qu'il avoit à faire à des Sophistes qu'il falloit confondre par leurs propres paroles. Or dans le Dialogue la vérité sort du sein de la dispute : on y évite aisément tout ce qui pourroit avoir l'air de dogme & d'enseignement : on y définit sans embarras , & on divise exactement le sujet proposé : on écarte avec la même facilité toutes les fausses notions : on détruit les préjugés : enfin on amene insensiblement les interlocuteurs à l'une de ces deux fins , à connoître ce qu'ils ignoroient











bles, ses défauts, les moyens qu'on peut employer pour la fortifier par les soins que nous devons prendre de nous-mêmes. Mais qu'est-ce que nous ? PLATON répond & fait voir que c'est l'ame raisonnable qui participe à l'intelligence suprême & qui se sert du corps.

Dans un autre Dialogue qu'il appelle *Le second Alcibiade*, notre Philosophe prouve que la piété est l'unique source du bonheur des hommes; que la priere nourrit seule la piété; que c'est par elle que nous entretenons un commerce continuel avec Dieu, que nous lui représentons nos besoins, & que nous attirons sur nous ses graces, & enfin que la priere constitue l'essence de la Religion.

Le fruit le plus considérable que peut procurer la priere, c'est d'obtenir de Dieu la sagesse; car l'homme n'est pas capable d'enseigner à l'homme la véritable sagesse, qui est la source de la prospérité des bons gouvernements & du bonheur des familles. Tel est l'objet d'un troisieme Dialogue qui a pour titre : *Le Theages*, ou *de la Sagesse*.

Dans un quatrieme Dialogue nommé *l'Eutriphon*, PLATON attaque les superstitieux & les faux dévots. Il renverse









dans les plus grandes adversités, & que celle des hommes injustes est malheureuse dans le sein de la prospérité même.

PLATON ne ménageoit guere *Denys*, quoiqu'il ne l'attaquât pas directement. Ce Prince le sentit bien, & ne pouvant le contredire avec de bonnes raisons, il lui dit que ses discours sentoient le vieux; & les vôtres, répondit PLATON, sentent le tyran.

Ce Prince, peu accoutumé à des remontrances si vraies, lui demanda avec emportement ce qu'il étoit venu faire à Syracuse: Chercher un homme de bien, répliqua le Philosophe.

Pendant le séjour que celui-ci fit dans cette ville, il tint toujours le même langage. *Denys* voulut un jour lui faire entendre qu'il feroit mieux de le ménager, au lieu de prendre ces libertés odieuses, & lui dit ces deux vers:

..... A la Cour d'un tyran

On est esclave né, quoiqu'on y entre libre.

PLATON lui rendit ces mêmes vers, en changeant le dernier.

..... A la Cour d'un tyran

Quand on y entre libre, on n'est jamais esclave.















» ple ; que c'étoit en vain que son pere  
 » s'étoit flatté de lui laisser un empire  
 » lié avec des chaînes de diamant ; que  
 » ces chaînes seroient bientôt amollies  
 » par ses débauches ; que la crainte & la  
 » force n'étoient pas les véritables sou-  
 » tiens du Trône , mais l'affection & l'a-  
 » mour des sujets , & que cet amour  
 » étoit toujours le fruit de la vertu & de  
 » la justice des Princes. Il lui représen-  
 » toit que la véritable grandeur ne con-  
 » sistoit pas à avoir de grands équipages,  
 » des palais superbes, des meubles somp-  
 » tueux & des habits magnifiques , mais  
 » à avoir le palais de son ame royale-  
 » ment paré , & qu'il n'y avoit que PLA-  
 » TON capable de lui communiquer tou-  
 » tes les vertus dont une ame royale  
 » doit être ornée » (1).

Ces belles vérités firent sur l'esprit de  
*Dinys* les plus fortes impressions. Elles  
 lui inspirèrent un si violent desir d'attirer  
 notre Philosophe à sa Cour pour profi-  
 ter de ses instructions , qu'il envoya des  
 couriers à Athenes chargés de lettres  
 très pressantes pour le prier de faire le  
 voyage de Syracuse. *Dion* & plusieurs

---

(1) *Vie de Platon*, par M. Dacier, page 12.





















un vaisseau ; mais après l'avoir amusé assez long-tems , il dit à ce Philosophe que s'il vouloit demeurer encore une année avec lui, il renverroit à *Dion* tout son bien , à condition qu'il ne jouiroit que du revenu , & qu'il ne pourroit disposer du fonds que du consentement de **PLATON** ; car , ajouta-t il , je ne me fie point à lui : il emploieroit son argent contre moi.

Notre Philosophe accepta cette proposition ; mais *Denys* le trompa encore. En effet , lorsque la saison de s'embarquer fut passée , il fit vendre tout le bien de *Dion* à l'enchere au prix qu'on voulut & sans en parler à **PLATON**.

Ce dernier trait convainquit notre Philosophe que la sagesse ne pouvoit mordre sur la dureté d'un tyran. *Denys* cependant continuoit d'avoir pour lui en public toutes sortes d'égards , & lui faisoit mille caresses en particulier. Mais enfin **PLATON** ayant embrassé avec chaleur les intérêts de *Theodore* & d'*Heracleide*, qu'on accusoit à tort d'avoir fait soulever les troupes , leur méfintelligence éclata.

Le Roi donna ordre à **PLATON** de quitter l'appartement des jardins , sous



Cependant ce troisieme voyage de PLATON avoit donné lieu à bien des discours. Comme on en ignoroit le véritable motif, ses ennemis avoient fait courir le bruit qu'il n'étoit retourné en Sicile que pour la bonne table de *Denys*. A son retour à Athenes, *Diogene* le Cynique fut le premier qui s'avisa de lui faire ce reproche. S'étant trouvé un jour avec lui à un grand repas, & ayant remarqué qu'il ne mangeoit que des olives, il lui dit : « Puisque la bonne chere » vous a fait aller en Sicile, pourquoi » la méprisez-vous tant ici » ? Je vous assure, lui répondit PLATON, que le plus souvent je ne mangeois que des olives en Sicile. « Pourquoi donc, reprit *Diogene*, étiez-vous allé à Syracuse ? » L'Attique ne portoit-elle point des olives dans le tems que vous y étiez » ? *Diogene* prenoit à tâche de mortifier PLATON. Ce Philosophe avoit défini l'homme un animal à deux pieds qui n'a point d'ailes. *Diogene* trouva cette définition ridicule. Il prit un coq, lui coupa les ailes, le jeta dans l'Académie, & dit aux disciples de PLATON : « Voilà » l'homme de PLATON ». Cette plaisanterie fit changer la définition.

Une autre fois *Diogene* entra dans une salle superbement décorée, où notre Philosophe donnoit un grand repas, & pour le mortifier il marcha avec des pieds fort sales sur de très beaux tapis de pourpre, en disant: " Je foule aux pieds l'orgueil de PLATON ». PLATON lui répondit en riant: *Tu foules aux pieds mon orgueil avec un autre orgueil.*

Mais, si *Diogene* cherchoit à mortifier PLATON, ce Philosophe lui rendoit quelquefois la pareille. Un jour *Diogene* eut la constance d'essuyer une grosse neige mêlée de grêle, pour exciter l'admiration de ceux qui passaient. PLATON qui vit qu'ils étoient la dupe de cette momerie, leur dit: *N'ayez point pitié de Diogene. Si vous voulez qu'il se mette à couvert, cessez de le regarder.*

Notre Philosophe ne voulut point du tout se mêler du gouvernement: il se renferma dans l'étude unique de la Philosophie. Les Cyréniens lui envoyèrent néanmoins des députés pour le prier de leur aller donner des loix; mais il leur fit dire qu'ils étoient trop attachés aux richesses, & qu'il ne croyoit pas possible qu'un peuple si riche pût être soumis aux loix.



Les Thébains lui firent la même prière, & il n'y eut aucun égard, parcequ'il les voyoit trop ennemis de l'égalité. Et lorsque quelques peuples lui parolssioient disposés à suivre ses maximes, il leur envoyoit ses disciples pour les instruire.

Il continua donc de donner à Athenes des marques d'une sagesse & d'une vertu incorruptibles. Un jour qu'il se promenoit avec quelques-uns de ses disciples & de ses amis, *Timothée*, Général des Athéniens, qui revenoit de l'armée couvert de gloire, & qu'on regardoit à Athenes comme le sauveur de la patrie, *Timothée*, dis-je, l'aborda; & l'ayant entendu parler sur l'empire, que l'homme doit avoir sur ses passions, avoua que tous les honneurs dont il jouissoit n'étoient rien au prix du bonheur d'un Philosophe; que hors l'étude de la sagesse, il n'y avoit point de véritable bien; & il s'écria: « O heureuse vie! O la véritable félicité »!

Un vice que PLATON tâchoit sur-tout de corriger, c'étoit celui de donner à des choses légères, inutiles ou de peu de conséquence, plus de tems qu'elles ne méritent; & il faisoit avec plaisir une occasion qui se présenta de faire





















C'est un crime de faire du mal à ses ennemis & de se venger des injures qu'on en a reçues. On est plus heureux en souffrant l'injustice qu'en la faisant.

L'amour-propre produit la discorde & la division qui regnent parmi les hommes, & il est la cause de leurs péchés. L'amour du prochain, dont l'amour de Dieu est le principe, produit cette sainte union qui fait le bonheur des familles, des républiques & des royaumes.

L'ame est immortelle : les morts ressusciteront. Il y aura un dernier jugement des bons & des méchants où l'on ne paroitra qu'avec ses vertus ou ses vices, qui seront la cause du bonheur ou du malheur éternels.

Comme Dieu est très bon, il veut rendre tous les hommes heureux ; mais étant aussi très juste, il ne rend heureux que ceux qui lui ressemblent, & punit ceux qui ont déshonoré ce sacré caractère qu'il leur avoit imprimé. Dieu ayant en lui le commencement, le milieu & la fin de toutes choses, agit toujours selon sa nature, sans jamais s'en écarter : il est suivi de la justice qui ne manque pas de punir les forfaits commis contre sa loi. Ceux qui veulent être heureux se





c'est uniquement en lui que réside le souverain bien, parcequ'il est seul le trésor & la perfection de la lumiere, & l'auteur des véritables & solides voluptés. Mais, pendant que nous sommes sur la terre, nous ne pouvons acquérir ce souverain bien qu'imparfaitement, & nous n'en jouirons pleinement qu'après la mort, parceque ce n'est qu'après la mort que nous connoîtrons clairement ce que nous ne connoissons qu'obscurément pendant la vie.

*Morale de P L A T O N.*

La science propre de l'homme ou la Morale consiste à vivre conformément à la nature, c'est-à-dire à la volonté de Dieu, seul auteur du souverain bien. Et comme le but de tous nos desirs est d'obtenir de lui les biens nécessaires pour l'ame & pour le corps, on partage les biens en biens humains & en biens divins.

Les biens humains se partagent en biens du corps & en biens de la vie. Les biens du corps sont la santé, la beauté, la bonne disposition, la force, &c. Les biens de la vie sont les amis, les richesses,









































































































*de badiner comme des enfants ? Et faut-il que quelque discoureur qui fera l'homme d'importance, nous vienne réconcilier entre les verres ?* Eschine lui répondit qu'il seroit ravi de vivre bien avec lui. *Souvenez-vous donc, mon ami, reprit ARTISTIPPE, que, quoique plus âgé que vous, je vous suis pour ant venu trouver le premier.*  
 « Par Junon ! vous dites bien, s'écria  
 » *Eschine* : aussi êtes-vous beaucoup  
 » meilleur que moi ; car j'ai commencé  
 » la brouillerie, & vous recommencez  
 » l'amitié ».

Notre Philosophe ne jouit pas longtemps des douceurs de ce raccommodement. Sa fille, nommée *Arete*, lui manda de revenir à Cyrene pour prendre soin de ses affaires, parcequ'elle étoit en danger d'être opprimée par les Magistrats. On ne fait point quand il avoit eu cette fille, ni en quel tems il s'étoit marié, ni le nom de sa femme. L'Histoire nous apprend seulement qu'il avoit encore un fils, qu'il ne voulut jamais faire étudier ; & quand on lui en parloit, il disoit : *Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t-il beaucoup mieux ? Du moins, quand il sera à l'assemblée du peuple, on ne dira pas que c'est pierre sur pierre. On*













& nous faisons tous nos efforts pour nous en délivrer. Dans l'âge mûr, il peut arriver que quelques hommes ne recherchent point la volupté, parcequ'il y a dans le monde des hommes qui ont l'esprit mal tourné & le jugement perverti. Quoique la volupté provienne quelquefois d'une action deshonnête ou indécente, cela n'empêche pas que cette action ne soit un bien, & que d'elle-même elle ne soit desirable.

Cependant tous les plaisirs & toutes les douleurs de l'ame ne viennent pas des plaisirs & des douleurs du corps, puisque le sentiment de l'amitié & l'heureux succès de nos affaires font naître la volupté dans nos cœurs. On doit donc chérir un ami pour l'utilité, comme nous chérissions toutes les parties de notre corps, parcequ'elles nous sont utiles. Il est toutefois certain que les voluptés du corps valent mieux que celles de l'esprit. La peine d'un corps qui souffre est pire que celle d'un esprit pénétré de douleur. C'est pour cela que les Loix emploient les peines corporelles contre les scélérats, plutôt que celles qui s'adressent à l'ame\*.

---

\* Cette raison me paroît fort mauvaise. On attaque le



quelque plaisir particulier, pour remettre une ame abattue & qui languit, & le Sage n'est jamais sans quelque plaisir : c'est le fruit de la sagesse.

Il y a assurément des vertus qui sont communes aux sages & aux fous; mais la vertu du Sage est toujours pure. L'envie n'a aucune prise sur lui : il est à l'épreuve de l'impétuosité des passions, & ne craint point les prestiges de la superstition, parceque tous ces maux dérivent d'un vain préjugé. Il peut néanmoins ressentir la crainte & la douleur, comme étant des sentiments de la nature. Lui seul peut comprendre les qualités des passions; mais c'est une connoissance au-dessus de l'intelligence humaine d'en connoître l'origine.

Ce qu'on appelle juste, honnête & deshonnête, n'est point tel naturellement, mais parceque la coutume & la loi le veulent ainsi. Un homme de bien ne fera pourtant rien qui choque l'usage établi, parcequ'il ne veut point agir contre la loi, ni donner mauvaise opinion de sa conduite; & en s'y conformant, il est sage.

Au reste, les plaisirs & la douleur ne peuvent venir des seuls objets qui frap-























## XENOCRATE\*.

L'Ordre chronologique que je suis dans cet Ouvrage m'a obligé de quitter l'académie de *Platon* pour parler de l'école de *Cyrene*, parcequ'*Aristippe*, fondateur de cette école, étoit né avant les Professeurs en cette académie. Le Sage qui va nous occuper, a été un de ces Professeurs; & en écrivant sa vie, nous rentrons nécessairement dans l'académie dont l'histoire forme une partie importante de celle des Philosophes.

Ce Sage s'appelloit XENOCRATE: il étoit de *Chalcédoine*. Le tems précis de sa naissance est inconnu. L'opinion la plus probable est qu'il vit le jour vers la quatre-vingt-quatorzieme olympiade, trois cents quatre-vingt-seize ans avant *Jesus-Christ*. On ne connoît ni l'état de son pere, qui s'appelloit *Agathenor*, ni l'éducation qu'il en reçut. Seulement il est certain qu'il se mit de très bonne heure sous la discipline de *Platon*.

\* *Diogene de Laërce*, Liv. IV. *Plutarque*, Tome II. *Brucker*, Tome I. *Bayle*, Dictionnaire histor. & crit. art. *Xenocrate*, &c. &c.





Il l'accompagna lorsqu'il alla en Sicile, & fut avec lui à la Cour de *Denys* le Tyran. Il gagna l'estime de ce Prince par une action qui n'est guere philosophique, & par conséquent peu digne d'éloge. Dans une de ces fêtes bruyantes, où l'intempérance étoit toujours de la partie à Syracuse, *Denys* promit une couronne d'or à celui qui remporteroit le prix de la lutte bacchique, c'est à dire, qui vuideroit le premier une certaine mesure de vin. Notre Philosophie entra en lice, & remporta la victoire. La couronne d'or lui fut adjugée, mais il ne la garda point : il la porta en se retirant aux pieds de la statue de Mercure, où il avoit coutume de mettre les autres jours des couronnes de fleurs. C'étoit, dit *Bayle*, un signe de désintéressement : c'étoit faire voir qu'en l'honneur des Dieux, il pouvoit aussi aisément se défaire d'une chose très précieuse, que d'un bouquet.

Ce trait fait sans contredit beaucoup d'honneur à XENOCRATE. Mais comment le justifier sur cette débauche qu'il fit pour remporter le prix que *Denys* avoit destiné au plus grand buveur ? Premièrement, il convenoit à un Philo-

























Philosophe ; mais le Philosophe ne voulut point vendre la sienne à ce grand Prince (1).

*Bayle* prétend que *Valere Maxime* a sacrifié ici à la vérité un jeu d'antitheses & de paralleles, & qu'il a préféré le plaisir de lier ensemble le triomphe remporté sur *Laïs* & le triomphe remporté sur l'or d'*Alexandre*, à celui que doit trouver un Auteur judicieux dans l'exactitude.

Tous ces traits d'esprit sont émouffés, selon cet illustre Critique, si l'on convient que XENOCRATE a pris une partie du présent. Il a donc fallu supprimer cette circonstance. « Voilà, ajoute *Bayle*, quelle est la bonne foi de cet Ecrivain vain, & celle de plusieurs autres. Ils alongent ou ils raccourcissent les choses, selon qu'ils le trouvent à-propos, pour les ajuster à leurs pensées » (2).

Il faut avouer que cette leçon est fort bonne pour le plus grand nombre des Historiens, qui ne se font point scrupule d'altérer les faits, afin de rendre leur style plus agréable ; mais il me paroît

(1) *Valer. Maxim. Lib. IV, Cap. 3.*

(2) *Dictionn. de Bayle, art. Xenocrate, N. D.*

que c'est être trop sévère de l'appliquer à *Valere Maxime* dans cette occasion. Quoi ! parceque notre Philosophe a pris par politesse quinze livres sur cent cinquante mille livres, son défintéressement en est il moins pur ? Sa chasteté à l'égard de cet or, si l'on peut parler ainsi, n'est-elle pas la même qu'à l'égard de *Lais* ? Je le crois ; & , quelque respectables que soient pour moi les jugements de *Byle* , je ne pense pas qu'on puisse être de son avis.

Quoi qu'il en soit de cette critique, ce refus de notre Philosophe fut admiré d'*Alexandre le Grand*, comme il devoit l'être. Le Prince voulut lui donner une marque de son estime. Il le pria de composer un traité de l'Art de régner pour son usage. XENOCRATE étoit trop sensible à ces marques de bienveillance pour ne pas condescendre à sa priere. Il travailla sans délai à cet ouvrage ; mais il fut interrompu au milieu de son travail par *Speusippe* , qui le manda pour venir prendre soin de l'académie.

Ce Philosophe avoit succédé à *Platon*. Il suivoit les dogmes de son Maître , sans en avoir les mœurs. Il étoit colere & voluptueux. Il fut néanmoins le pre-

























prochain, que lorsqu'on y met le pied. C'étoit condamner bien clairement la convoitise, & recommander l'amour de la justice & du bon ordre : ce qui est un des principaux devoirs du Sage.

*Polemon*, déjà désigné pour remplacer XENOCRATE, prit après sa mort la direction de l'académie. Il adopta la doctrine de son prédécesseur qu'il estimoit beaucoup. Il parloit souvent de lui, & ne cessoit de vanter sa fermeté & la pureté de ses mœurs. Il faisoit aussi grand cas des ouvrages de *Sophocle* & d'*Homere*, & les caractérisoit, en disant qu'*Homere* étoit un *Sophocle* épique & *Sophocle* un *Homere* tragique.

Ses principes philosophiques sont que le monde est Dieu ; que le souverain bien consiste à vivre selon la nature, & qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Il donnoit ses leçons tantôt assis, tantôt en se promenant, & il se promenoit souvent dans un jardin proche de l'académie, où ses disciples s'étoient fait de petits logements. Les plus célèbres d'entr'eux sont *Cratès* & *Crantor*.

*Cratès* étoit né à *Thria*, bourg d'*Athenes*. Il vécut avec *Polemon* dans la







